

JUDIT KARAFIÁTH

Les frères Tharaud, la Hongrie et les Juifs

The Tharaud brothers, Hungary and the Jews. Jerome Tharaud, a second lecturer at the Eötvös College founded in 1895, arrived in Budapest in 1899. After his departure four years later he kept his connections with his former students including János Horváth, Sándor Eckhardt and Dezső Szabó. Twenty-one years later, with his brother and co-author Jean, he returns to Budapest to learn about the Bolshevik Revolution in Hungary. From their personal experiences and their interviews came a collection of writings first published under the title *The End of the Habsburgs*, covering his coverage of news photos. A definitive version of this volume will be in 1921 the famous *When Israel is king*, anticommunist and anti-Semitic book. The communication traces the ideological journey of the brothers, disciples and admirers of Peguy, through *Bar-Cochebas, our honor* (1907), tragic story of a Jewish student or *The Shadow of the Cross* (1917), a story full of admiration for the Jewish community in a village in Galicia, until fiercely anti-Semitic *When Israel is king* (1921) and retouching the story with the telling title *When Israel is no longer king* (1933). The story of the Commune told by Tharaud, Manichean representation of characters and events, recalls some passages in the book by Cécile de Tormay (*Bujdosó könyv 1920-1921*, French version: *Le livre proscrit* [The proscribed book] translated by Marcelle Tinayre, 1925), but most likely it is the result of information collected on site from Jerome's alumni. The Tharaud have earned the reputation of anti-Semites convinced with this book although, until the end of their days, they have claimed the opposite.

Si aujourd'hui les frères Tharaud, auteurs de récits de voyages et de romans historiques, sont totalement oubliés du grand public et à peine connus de quelques historiens de la littérature, ils étaient en leur temps non seulement connus mais aussi reconnus, auteurs à succès parmi les mieux payés. Pendant leurs cinquante années de collaboration littéraire, Jérôme et Jean Tharaud, observateurs de leur époque, écrivant sur des sujets inscrits dans leur temps, ont consacré une très large place à deux thèmes, « la vie juive » et l'Islam. Les Juifs n'occupent qu'une place mineure dans leur œuvre avant 1914 et c'est surtout après la Grande Guerre que le thème devient chez eux obsessionnel : comme le constate Michel Leymarie, « il alimente alors plus de la moitié des productions des deux frères, œuvres romanesques comme ouvrages à vocation journalistique et historique. Ce faisant, ils rencontrent un large lectorat, celui de la *Revue des Deux Mondes* et de la *Revue universelle* ou celui de leurs livres publiés chez Plon. La réception favorable réservée à ces romans, y compris souvent par le public israélite, suggère que l'ambivalence de la peinture exotique qui y est faite de communautés juives étrangères a pu abuser leurs lecteurs » (Leymarie, 2006).

Écrire ensemble, partager une même carrière littéraire n'était nullement surprenant à l'époque : l'exemple des frères Goncourt était toujours vivant quand ils ont commencé leur activité. Ernest et Charles qui – sous l'influence de Péguy – ont changé leurs prénoms en Jérôme et Jean, ont créé pendant plus d'un demi-siècle une œuvre à quatre mains, signant toujours de leurs deux prénoms. Grands voyageurs, ils ont parcouru de nombreux pays dont la Grèce, le Maroc, l'Iran, la Palestine, la Syrie, l'Espagne et, dès leur retour en France, rédigeaient ensemble le texte, toujours à la première personne du singulier : le cadet, Jean, chargé du premier jet et l'aîné, Jérôme, de la mise au point. Comme leur monographe et admirateur, Jean Bonnerot, explique, « Avec une jalouse pudeur ils disent toujours *je* dans leurs récits pour bien marquer qu'ils sont égaux devant leurs souvenirs différents, comme devant leur tâche commune. Leurs lettres elles-mêmes ne sont en général signées que d'une initiale afin de laisser dans l'ombre le nom vrai de celui qui les écrit. » (Bonnerot, 1927 : 5; Bruckner, 1937 : 11).

En 1899, Jérôme est nommé lecteur à Budapest : il sera le deuxième lecteur français au Collège Eötvös, fondé quelques années auparavant. Après son départ, il garde ses liens avec ses anciens élèves et, vingt et un ans plus tard, en juillet 1920, quand il revient à Budapest avec son frère, c'est tout d'abord auprès d'eux qu'il se renseignera sur la révolution bolchéviste. Dès leur retour à Paris, les Tharaud commencent à écrire des articles sur la Commune en Hongrie. Le recueil réunissant ces écrits paraîtra d'abord sous le titre *La fin des Habsbourg* et la version définitive de ce volume sera le fameux *Quand Israël est roi*, livre anticommuniste et antisémite, qui comportera cinq chapitres de plus, mais où on ne trouve plus l'introduction pathétique de *La fin des Habsbourg* qui décrit la triste arrivée de la délégation hongroise au Petit Trianon.

Entre-temps, les Tharaud sont devenus écrivains célèbres : en 1906, ils obtiennent le prix Goncourt pour *Dingley, l'illustre écrivain*. Un an plus tard, ils publient dans *Les Cahiers de la Quinzaine* de Péguy un court récit, intitulé *Bar-Cochebas, notre honneur*, ayant comme sujet le destin tragique d'un étudiant juif de Budapest qui n'a pas pu supporter l'humiliation de son père aubergiste par des paysans ivrognes.

En effet, le souvenir le plus précieux que Jérôme rapportera de son séjour à Budapest, c'est incontestablement la rencontre avec les étudiants juifs : « Seuls les Juifs – et ils étaient nombreux à l'Université de Budapest – témoignaient de quelque ardeur à penser... Au sortir des enfers de Russie et de Roumanie, cette ville est pour eux le premier relais où ils soufflent. [...] Les plus hardis d'entre eux continuent ensuite leur route vers Milan, Munich, Paris, Londres, poussés par un désir de richesse, de culture, de liberté, par la neurasthénie, l'éternel besoin de changer de lieu et de maison, un instinct de gyrovague, et pour tout dire, l'âme du Juif errant. Ils jouent là-bas, dans la vie intellectuelle, leur rôle historique d'intermédiaire entre l'Occident et l'Orient, de colporteurs de sentiments et de pensées. Je distinguai l'un d'entre eux comme le type le plus achevé de cette brocante spirituelle... » (Tharaud–Tharaud, 1907 : 14-15). Jérôme devient ami de ce singulier jeune homme qu'il prénomme d'après le héros historique

Bar-Cochebas. C'est le début d'un intérêt passionné. Il se lie alors avec tous les Juifs qu'il rencontre, étudiants et professeurs de l'Université, et le soir, attablé avec eux dans une brasserie du Danube, il les écoute se raconter (Foubert-Daudet, 1982 : 78). Pourtant, ce sera Jean, et non pas Jérôme, qui acceptera l'invitation d'un ami et fera une visite en Haute-Hongrie, où il verra de l'intérieur la vie d'un village juif avec ses rituels et ses interdictions anachroniques. Le livre qui en résulte, *L'Ombre de la croix* (1917), est un étrange mélange de descriptions ethnographiques et sociologiques et de caricatures racistes. En fait, les frères, qui partageaient le racisme ordinaire de leur temps, ont éprouvé de l'admiration et même une certaine fascination à l'égard des Juifs. À condition, surtout, qu'ils restent là où il se trouvent, dans les villages de Galicie, et qu'ils abandonnent leur mode de vie trop archaïque pour l'époque moderne.

Pour ce qui est des expériences de Jérôme à Budapest, en 1929, quand il se souviendra encore de ses années passées là-bas, il fera une distinction entre les deux milieux d'étudiants auxquels il enseignait : celui de l'Université où il voyait « toutes les nationalités qui composaient en ce temps la Hongrie : Magyars, Slovaques, Serbes, Ruthènes, Allemands, Roumains et Juifs - chacun avec ses pensées, ses sentiments particuliers » et celui du Collège Eötvös où « je me trouvais, au contraire, en plein milieu hongrois, parmi des Magyars de race pure ou de sentiments purement magyars. J'aimais beaucoup mes "collégistes". Je vivais avec eux dans l'intimité la plus grande » (*La Hongrie et la civilisation*, 1929).

« Personnellement je ne me souviens pas qu'à Sainte-Barbe et à Louis-le-Grand où je faisais mes études, l'idée me soit jamais venue d'établir une distinction quelconque entre mes camarades juifs et mes camarades chrétiens » – écrivent les Tharaud dans leur *Petite histoire des Juifs* (Tharaud-Tharaud, 1927 : 234). En effet, c'est avec leurs expériences acquises à Budapest que commencera une des grandes séries de leur œuvre, la série juive. L'autre série, la série islamique, alimentée par des séjours en Algérie et au Maroc, témoigne de l'admiration sincère de leurs auteurs à l'égard de l'Islam.

Le reproche qu'ils formulent vis-à-vis des Juifs est qu'ils envahissent les grandes villes et les transforment en communautés juives. Mais le plus grand vice des Juifs est d'être des communistes, dont la volonté messianique détruit la culture chrétienne et bourgeoise. Ils n'ont pas dû se rendre à Budapest pour le penser, car c'était une opinion partagée par leur milieu. Georges Sorel, qui ne faisait pas mystère du soutien qu'il portait à la révolution soviétique et avec lequel ils travaillaient dans la revue *L'Indépendance*, formulait ainsi, en 1919, la part des Juifs dans la révolution : « Il semble que ce sont les Juifs entrés dans le mouvement révolutionnaire qui soient surtout responsables des ordres terroristes reprochés aux bolchéviks. Cette hypothèse me paraît d'autant plus vraisemblable que l'intervention des Juifs dans la république hongroise des soviets n'a pas été heureuse » (Sorel, 1972 : 385 ; Sand, 1984).

C'est justement cet événement historique qui aura contribué à l'éclosion de l'antisémitisme prononcé des Tharaud. L'image partielle qu'ils dépeignent des 133 jours

de la Commune de Budapest est une représentation manichéenne des personnages et des événements. Nous sont présentés, d'une part, le comte Tisza et ses fidèles, personnages positifs emblématiques de la pure race magyare, et d'autre part tous ceux qui, Juifs ou non, servent la cause d'Israël au détriment des intérêts de cette pure race magyare. À l'opposé de Tisza, nous trouvons l'ambitieux comte Michel Károlyi que caractérise « l'absence de mesure, l'excès en toutes choses et le ridicule insuccès qui suivait tout ce qu'il entreprenait » (Tharaud–Tharaud, 1921 : 97). Selon les Tharaud, l'avènement du royaume d'Israël fut préparé par les intellectuels radicaux de la revue *Huszadik század* (Vingtième siècle) et par les écrivains de la revue *Nyugat* (Occident) : « Ces poètes, ces romanciers, ces essayistes du *Nyugat* étaient non pas à l'image de la vraie, de la rustique Hongrie, mais aux couleurs de Budapest... Tous ils reflétaient l'esprit juif, son idéalisme fiévreux, sa révolte instinctive contre des façons de sentir et de penser que, depuis deux mille ans, eux et leurs ancêtres détestent... » (Tharaud–Tharaud, 1921 : 106-110). Par la suite, les Tharaud décrivent les événements de la Commune et insistent sur les atrocités commises par ses leaders : Béla Kun, Ottó Korvin et Tibor Szamuely. Avec ce livre, les Tharaud se sont acquis la réputation d'antisémites convaincus bien que, jusqu'à la fin de leurs jours, ils aient prétendu le contraire. Notons encore que, dix ans plus tard, en 1933, voyant le cours qu'avaient pris les événements à Berlin sous Hitler, ils ont publié un autre livre intitulé *Quand Israël n'est plus roi* (Tharaud–Tharaud, 1933) dans lequel ils exprimaient leur indignation devant l'humiliation des Juifs. Mais ceci ne remédie que très peu à la gravité de leurs affirmations antisémites dans leur histoire de la Commune hongroise.

Mais d'où tiraient-ils leurs renseignements pour décrire des événements auxquels ils n'avaient pas assisté ? La représentation outrée des personnages et des événements de la Commune rappelle certains passages du livre de Cécile de Tormay (*Bujdosó könyv* 1920-1921 ; version française : Tormay, 1925), mais il est exclu qu'ils en aient fait connaissance avant la parution de leur ouvrage. *Quand Israël est roi* est très probablement le fruit des renseignements recueillis sur place auprès de Sándor Eckhardt, János Horváth, Dezső Szabó, Zoltán Gombocz, anciens élèves de Jérôme, et du directeur Géza Bartoniek. Mais les frères avaient aussi des informateurs à Paris : chaque vendredi, ils fréquentaient le café Soufflot où se réunissaient Juifs émigrés d'Europe centrale, fils et petits-fils de rabbins qui leur racontaient leur vie et celle de leurs parents » (Foubert-Daudet, 1982 : 149). Enfin, Péter Újvári, le rédacteur de l'*Encyclopédie juive*, était aussi une source authentique pour les Tharaud.

Jérôme regrettait de n'avoir connu Cécile de Tormay ni quand il était lecteur à Budapest, ni après la guerre. Dans son introduction à la traduction française de *La vieille maison* en 1942, il constate : « Cette rencontre m'eût été d'autant plus précieuse qu'elle venait de vivre les jours terribles de cette révolution, fugitive, pourchassée de refuge en refuge, toujours sous la menace de l'arrestation et de la mort. Mais, cette fois encore, nul bon génie ne me servit » (Tormay, 1942).

Les Tharaud ne lisaient pas le hongrois, mais grâce à leurs informateurs et traducteurs, ils étaient bien renseignés sur ce qui s'était passé en Hongrie durant les années 1918-1919. Des analogies frappantes démontrent l'influence que l'article du romancier hongrois Ferenc Herczeg, présentant le portrait de Tisza et de Károlyi et paru dans l'hebdomadaire *Új idők* le 12 octobre 1919, a pu exercer sur leurs pensées. En fait, les vues de Tormay et de Herczeg étaient monnaie courante dans les milieux de droite.

Voici ce que Tharaud écrit de Károlyi dans *Quand Israël est roi* : « C'était un singulier garçon. Et je crois bien qu'il faut chercher l'origine de ses étrangetés dans une tare physiologique. "Méfiez-vous des hommes marqués", dit la Bible. Károlyi était un homme marqué. Il avait de naissance une mauvaise conformation de la bouche, et jusqu'à huit ou dix ans c'est à peine s'il pouvait articuler quelques sons. On lui mit un palais artificiel, mais sa conversation est toujours demeurée un bredouillement assez confus, qui prenait le ton de l'aboiement pour peu qu'il élevât la voix. De bonne heure, il a dû beaucoup souffrir d'une infirmité si visible. [...] "Dès mon jeune âge, dit-il un jour, mon plus chaud désir a été de faire une révolution." Cauchemar de petit malade qui prend vite le monde en horreur et n'éprouve que haine et dégoût pour tout ce qui est normal et trop sainement constitué » (Tharaud–Tharaud, 1921 : 96-97).

Voyons maintenant un extrait du portrait que Herczeg esquisse de Károlyi : « Son ignorance dissimulée par la suffisance, ainsi que son manque de discipline ne connaissant aucune barrière éthique – probablement symptôme de dégénération –, enfin son entêtement maniaque qui remplaçait chez lui l'énergie, le rendaient extrêmement dangereux » (Herczeg, 2005 : 25. traduit par J.K). Herczeg souligne encore son défaut de prononciation qui ne l'empêchait nullement de dire des banalités et des bêtises lors de ses discours inintelligibles et pénibles, ainsi que sa vanité et sa jalousie vis-à-vis des êtres qui n'étaient pas des infirmes comme lui. Il lui reproche encore ses penchants de pyromanie, son égoïsme, son absence de scrupules et regrette que le sort de la nation soit remis entre les mains d'un hasardeur dégénéré (Herczeg, 2005 : 27).

Il va sans dire que, parallèlement au dénigrement de Károlyi, l'appréciation hagiographique du comte Tisza sera également reprise par les Tharaud. Et voici encore un portrait, celui de Béla Kun, leader de la Commune, reflétant l'antisémitisme prononcé des auteurs et peint certainement d'après les récits des amis des Tharaud :

« La tête ronde, complètement rasée, de vastes oreilles pointues, les yeux gros et saillants, le nez court, les lèvres énormes, une bouche largement fendue, pas de menton, l'air d'un lézard : tel apparaît Béla Kun. Au moral, un petit employé juif, débrouillard et rusé, comme on en voit des milliers à Budapest » (Tharaud–Tharaud, 1921 : 171).

Dans le dernier chapitre du livre (*Le bâton d'Ahasvérus*), résumant leurs expériences parmi les Juifs des Carpathes ainsi que ceux de Budapest, les auteurs expriment avec une sincérité bouleversante l'ambivalence de leurs sentiments : « Je me trouvais devant un spectacle d'un prodigieux intérêt, qui me rebutait et m'attirait tout ensemble ; je venais de

poser la main sur un nid chaud, et j'en éprouvais à la fois une sensation de tiédeur et de dégoût » (Tharaud–Tharaud, 1921 : 288). À sa parution, *Quand Israël est roi* a fait grand bruit. Comme un des critiques l'a bien relevé, l'élément juif « les a toujours passionnés par un bizarre réflexe où la répulsion semble engendrer l'attrait » (Germain, 1921 ; Leymarie, 2006).

Pour conclure, voyons le bilan des activités des Tharaud, d'abord en ce qui concerne la Hongrie. On peut leur reprocher de fabriquer, à partir de sources fiables comme les renseignements de Péter Újvári, une image mi-réelle, mi-fausse de la Hongrie et de tirer des conclusions hâtives, partiales et superficielles. À lire leurs textes, des fautes incroyables de noms propres sautent aux yeux des lecteurs hongrois : les Tharaud massacrent les noms qu'ils citent d'ailleurs de mémoire, ne prenant jamais de notes sur le terrain. Derrière ces défauts se cache certainement un dédain peut-être inconscient pour les gens de « là-bas ». D'autre part, les Tharaud ont fait des démarches non négligeables pour la propagation de la culture hongroise. Outre *La Hongrie et la Civilisation* déjà mentionnée, ils ont préfacé les *Contes et légendes de Hongrie* de Sándor Solymossy (Solymossy, 1936) et les *Lettres de guerre* du comte Etienne Tisza (Tisza, 1931) dont ils étaient grands admirateurs. Ils ont présenté la Hongrie à l'opinion publique occidentale, bien que parfois d'une manière ambiguë, et ils ont soutenu le point de vue hongrois au sujet du traité de Trianon. Sur le plan pratique, ils ont obtenu des bourses pour des étudiants hongrois, ils ont fait parvenir des dons de livres au Collège Eötvös, et ont toujours accueilli chaleureusement leurs anciens étudiants à Paris.

Après le succès que leur rapporte leur histoire de la Commune hongroise présentée comme un complot juif, les frères se rendent à Jérusalem pour voir « l'établissement en Palestine d'un home national » (Tharaud–Tharaud, 1924 : 116). Tout en affichant quelque sympathie pour le projet sioniste, ils ne cachent pas qu'ils doutent des capacités ouvrières et agricoles des nouveaux venus et, après avoir présenté les hauts lieux à Jérusalem et esquissé les portraits des fondateurs dont Théodore Herzl qu'ils appellent « le prophète du boulevard », ils concluent que « c'est une idée folle de vouloir rassembler dans ce pauvre pays toute la juiverie de l'univers » (Tharaud–Tharaud, 1924 : 302).

Pour ce qui est du bilan de l'intérêt des Tharaud pour les Juifs, voici leur autoportrait intellectuel présenté en 1927 dans leur *Petite histoire des Juifs* :

« La situation des Juifs dans le monde est un trop grand sujet pour qu'on le traite avec amertume, hostilité ou dérision. [...] Être philosémite ou bien antisémite, jamais une pareille question ne s'est présentée à mon esprit. Il y a dans le monde un grand fait : le fait juif. Il y a une race juive, il y a des communautés juives, il y a des aspects variés de l'activité juive. Dans *l'Ombre de la Croix*, *Un Royaume de Dieu*, *la Rose de Saron*, *l'An prochain à Jérusalem !*, *Quand Israël est roi*, je me suis placé bonnement devant quelques-uns de ces aspects, sans me préoccuper de plaire ou de déplaire, avec le seul désir d'être vrai. C'est ce que j'essaye encore aujourd'hui dans ce regard rapide jeté sur le passé » (Tharaud–Tharaud, 1927 : VI).

Aujourd'hui, pourtant, ils sont réputés nationalistes, colonialistes et antisémites – mais il est vrai, représentants d'un antisémitisme d'avant l'Holocauste.

Bibliographie

- BONNEROT Jean (1927), *Jérôme et Jean Tharaud, leur œuvre, portrait et autographe ; document pour l'histoire de la littérature française*, Paris, Éditions de la Nouvelle revue critique.
- BRUCKNER Louis (1937), *Les deux Tharaud vus par un Hongrois*, Debrecen.
- FOUBERT-DAUDET Yvonne (1982), *La règle du je. Les frères Tharaud témoins et chroniqueurs d'un demi-siècle mouvementé*, Toulouse, Éditions Érès.
- GERMAIN André (1921), *Les Écrits nouveaux*, t. VIII, 10 octobre 1921, p. 92-100.
- HERCZEG Ferenc (2005), *Két arckép [Deux Portraits]*, Budapest, Auktor Könyvkiadó.
- La Hongrie et la civilisation* (1929). *Histoire, géographie, ethnographie, constitution et rapports internationaux*. Rédigé avec la collaboration de plusieurs auteurs français et hongrois par Georges Lukács, Préface de Jérôme et Jean Tharaud, Paris, La Renaissance du livre.
- LEYMARIE Michel (2006), « Les frères Tharaud. De l'ambiguïté du filon juif dans la littérature des années vingt », in *Archives Juives*, vol. 39, No. 1, p. 89-109.
- SAND Shlomo (1984), « Sorel, les Juifs et l'antisémitisme, Mil neuf cent », *Revue d'histoire intellectuelle (Cahiers Georges Sorel)*, No. 2, p. 7-36.
- SOLYMOSSY Sándor (1936), *Contes et légendes de Hongrie*, avant-propos de Jérôme et Jean Tharaud, Paris, Éditions internationales.
- SOREL Georges (1972), *Réflexions sur la violence*, Paris, Rivière.
- THARAUD Jérôme, THARAUD Jean (1907), *Bar-Cochebas. Notre honneur*, Paris, Cahiers de la quinzaine.
- THARAUD Jérôme, THARAUD Jean (1921), *Quand Israël est roi*, Paris, Plon.
- THARAUD Jérôme, THARAUD Jean (1924), *L'an prochain à Jérusalem !*, Paris, Plon.
- THARAUD Jérôme, THARAUD Jean (1927), *Petite histoire des Juifs*, Paris, Plon.
- THARAUD Jérôme, THARAUD Jean (1933), *Quand Israël n'est plus roi*, Paris, Plon.
- TISZA Comte Étienne (1931), *Lettres de guerre (1914-1916)*, préface de Jérôme et Jean Tharaud, Paris, Les Œuvres représentatives.
- TORMAY Cécile de (1925), *Le livre proscrit : scènes de la révolution communiste en Hongrie*, trad. par Marcelle Tinayre, Paul-Eugène Régner, Paris, Plon-Nourrit.
- TORMAY Cécile de (1942), *La vieille maison*, traduit par Paul-Eugène Régner. Introduction de Jérôme Tharaud de l'Académie française et Jean Tharaud, Paris, Fernand Sorlot.

JUDIT KARAFIÁTH

Université Eötvös Loránd, Budapest
Courriel : jkarafiath@gmail.com